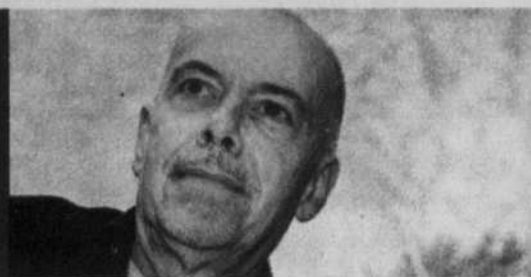




## LITTÉRATURE

Élise Turcotte dans la maison des morts

Page F 3



## ENTREVUE

André Major

Page F 4

CAHIER F

## LIVRES

## Kerouac, le français et le Québec

GABRIEL ANCTIL

P eu d'hommes incarnent l'américanité autant que l'écrivain Jack Kerouac. Alors qu'on célèbre le cinquantième anniversaire de la parution de son célèbre roman *On the Road*, rares sont les commentateurs à s'être penchés sur les multiples identités culturelles de l'auteur-culte dont on vient de découvrir des manuscrits exceptionnels en français, comme le révélait plus tôt cette semaine *Le Devoir*.

À la fois américain et canadien-français, ce fils d'immigrants québécois a su faire sa place dans le panthéon de la littérature américaine, atteignant même le statut de véritable mythe littéraire depuis sa mort en 1969. Accompagné de ses amis écrivains William S. Burroughs et Allen Ginsberg, Kerouac fonde le mouvement Beat au début des années 50, mouvement littéraire puis social qui annonça la naissance de la contre-culture américaine ainsi que les grandes révolutions culturelles des années 60. Mais celui qui signait ses lettres personnelles «Ti-Jean» s'est toujours senti un peu étranger dans ce pays qu'il a tant de fois parcouru d'est en ouest. Ce malaise identitaire, il l'exprime clairement dans un de ses plus célèbres romans, *Desolation Angels*:

«Comment lui expliquer que si je m'en balance, de ce qu'il me dit, c'est parce que je suis un démocrático-cornoualo-bretono-aristo-américano-iroquo-canadien-français!»

## Trajectoire américaine

L'un des plus brillants symboles de l'Amérique contestataire est également le plus célèbre descendant de Québécois aux États-Unis. Ses deux parents sont nés dans la région du Bas-Saint-Laurent. Son père, Léon

A l c i d e (Léo) Kerouac, est né en 1889 à Saint-Hubert (au sud de Rivière-du-Loup). Alors que sa mère, Gabrielle-Ange Lévesque, est née à Saint-Pacôme en 1894. Ils quittent très jeunes leur région natale (quatre ans pour Gabrielle-Ange et moins d'un an pour Léo) pour se retrouver à Nashua, au New Hampshire. Fuyant le manque de terres fertiles, à la recherche d'une vie meilleure, leurs parents, comme plusieurs Québécois de l'époque (300 000 entre 1880 et 1890), s'engouffrent dans les villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre. C'est à Nashua que Léo et Gabrielle-Ange se rencontrent et se marient, le 25 octobre 1915. Ils déménageront presque immédiatement à Lowell, petite ville manufacturière du Massachusetts, où Léo travaille comme imprimeur pour le journal franco-américain *L'Etoile*.

Jean-Louis Lebris de Kerouac (Jack), nommé ainsi en l'honneur du premier ancêtre de sa famille arrivé en Amérique, est né à Lowell le dimanche 12 mars 1922. Il est le cadet de la famille. Il a un frère de cinq ans son aîné, Gérard, affectueusement appelé Ti-Loup, ainsi qu'une sœur de deux ans son aînée, Caroline, appelée Ti-Nin. Son enfance se déroule dans les quartiers canadien-français de Centralville et de Pawtucketville, autour de l'école et de l'église Saint-Louis-de-France, que la famille fréquente assidûment. Plus du quart de la population de Lowell est alors d'origine canadienne-française.

Kerouac grandit dans un quotidien submergé par la langue française et la religion catholique. C'est la langue qu'il parle à la maison et avec ses amis. Kerouac décrit en ces mots ce qu'était le Lowell de son enfance lors de son entrevue avec Fernand Séguin en mars 1967 à l'émission *Le Sel de la semaine*, à Radio-Canada: «On parla français dans la cabane, dans la maison... Pi c'était toute des vieux français — la rue Beaulieu, pi la rue Boisvert, pi... le club... c'était toute des vieux français qui joua aux cartes, qui joua au pool... Pi, le Noël... le Nouvel An... y faisait des tourtières, pi y cria à pleine tête... » Il n'apprendra l'anglais, avec beaucoup de difficulté, qu'à l'âge de six ans, quand il entrera à l'école bilingue.

«Je suis de souche française, bretonne, plus exactement»

## Romans d'enfance

Kerouac a écrit cinq livres sur son enfance et son adolescence franco-américaines à Lowell: *The Town and the City*, *Maggie Cassidy*, *Vanity of Dulooz*, *Visions of Gerard* ainsi que *Doctor Sax*. Ces deux derniers romans sont certainement les plus significatifs quant au milieu catholique et francophone. Contrairement à ses romans beat (*On the Road*, *The Dharma Bums*, *Desolation Angels*, *Lonesome Traveler*...), qu'il rédige de façon compulsive, en quelques semaines à la

machine à écrire, Kerouac écrit *Visions of Gerard* ainsi que *Doctor Sax*, qu'il considérait comme des livres religieux à bien des égards, à la main, souvent à la lueur des chandelles. *Visions of Gerard* raconte les quatre premières années de la vie de Jack. Une enfance aux odeurs de tourtières, de ragouts d'boulettes, de sirop d'érable, surplombée de crucifix, de prières, d'images saintes, parsemée de veillées et de fêtes. Mais *Visions of Gerard*, le roman préféré de Kerouac, raconte surtout les derniers mois de la vie de son frère Gérard, le mystique Gérard, considéré par les religieuses de Saint-Joseph de Lowell comme un véritable saint, mort en pleines souffrances à l'âge de neuf ans.

*Doctor Sax* est quant à lui composé de longues phrases qui décrivent les hallucinations, les rêves, les angoisses, les ambiances inquiétantes du monde imaginaire du jeune Kerouac, qu'on voit vieillir dans le roman de 8 à 14 ans. Version franco-américaine du bonhomme sept heures québécois, le docteur Sax est un personnage légendaire qui fait trembler les enfants. Il longe les murs, se tapit dans les zones d'ombre, se drape sous sa grande cape et son large chapeau. Il traîne autour des usines de Lowell dès que la nuit tombe et apparaît aux enfants qui ne dorment pas encore à sept heures.

À 16 ans, Kerouac devra quitter son milieu lorsqu'il obtient une bourse sportive pour aller étudier et surtout jouer au football à la prestigieuse université Columbia de New York. En 1938, il laisse donc Lowell derrière lui pour découvrir New York. Fini les Petits Canadas et les amis francophones. Le choc sera à la fois brutal et stimulant. Mais jamais il n'oubliera sa ville natale, qui occupera une grande place dans son œuvre et où il reviendra vivre lors des dernières années de sa vie.

## Ti-Jean et Mémère

Le pape des beats, celui qui a décrit avec frénésie ses amis bohèmes, qui buvait avec les fous, les poètes, les marginaux et les putains, le père de la

VOIR PAGE F 5: KEROUAC



ILLUSTRATION: CHRISTIAN TIFFET LE DEVOIR

«Je dois toutes mes connaissances à mes origines canadiennes françaises et à rien d'autre.»

13 festival international de la Littérature du 14 au 22 septembre 07

## L'ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE DE LA RENTRÉE !

Au menu cette année : une lecture dégustation, un happening aux allures folkloriques, un chœur à quinze voix, des représentations interdites aux plus de 18 ans, des chansons et lectures dans un décor de terminus d'autobus, des nuits littéraires, des soirées de slam, des opéras poétiques, des hommages et plusieurs autres surprises.

Info-FIL et billetterie

514 842-2112

www.festival-fil.qc.ca



## LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Hommage à René Char

GEORGES LEROUX

Il y a cent ans, le 14 juin 1907, naissait René Char. Cet anniversaire est l'occasion de manifestations nombreuses et de belles publications. Il n'est que juste que le poète dont toute l'œuvre est marquée du sceau de la dignité et de l'honneur reçoive, ici comme ailleurs, l'hommage de tous ceux qu'il continue d'inspirer. Dans son édition des *Œuvres complètes* pour la collection de la Pléiade, parue en 1983, Jean Roudaut avait évoqué la colère, l'appel de justice qui s'entend sur tous les territoires de René Char: cet appel ne s'est en effet jamais démenti, il n'est pas confiné aux recueils marqués de manière plus nette par la guerre, il traverse toute l'œuvre et emporte avec lui tout ce que le poète veut d'abord poser comme réclamation et émotion de la révolte, comme ouverture vers l'avenir. Char, il faut le rappeler, a multiplié les déclarations qu'il chargeait de l'énoncé des principes de sa poétique. Il écrit par exemple: «Ce qui vous fascine dans mon vers, c'est l'avenir, glissante obscurité d'avant l'aurore, tandis que la nuit est au passé déjà.»

Souvent confiées à l'aphorisme et toujours dans la hauteur, ces déclarations annoncent le registre où le poète avait résolu de se maintenir: «Poésie, la vie future à l'intérieur de l'homme requalifié.» Mais elles s'adressent aussi au lecteur en lui demandant de garder l'œil ouvert, de ne pas faiblir devant l'exigence du poème, car il est question du partage d'une éthique, de l'adoption d'une «règle d'existence». Comment, en effet, ne pas entendre cette injonction puissante dans des vers comme ceux de *Commune présente*: «Hâte-toi de transmettre / Ta

part de merveilleux de rébellion de bienfaisance / Effectivement tu es en retard sur la vie / La vie inexprimable / La seule en fin de compte à laquelle tu acceptes de t'unir... »

## Les lieux, la vie

Commémorer cette œuvre, retrouver le poète, ce ne peut être qu'accueillir à nouveau cette parole proférée parfois de si loin et de si haut qu'on craint de ne pouvoir l'entendre sans en être ébloui ou écrasé. Pourtant, comme Paul Veyne le disait si justement dans son essai sur lui, cette crainte est d'abord une sorte d'admiration effrayée qui doit laisser la place à une approche sereine. Rien n'en facilite autant l'accès que l'évocation de la vie de René Char, des lieux où il a vécu, des combats qu'il a menés. Tous ceux qui verront le film admirable qui lui a consacré l'an dernier Jérôme Prieur retrouveront d'abord le combattant fraternel, ils verront quel homme tenait la plume des *Feuillets d'Hypnos*. Car son courage n'est pas une légende, le capitaine Alexandre n'avait pas beaucoup d'émules. La résistance fut-elle le cœur de cette vie consacrée tout entière à la parole? Cette lutte imprègne tous les recueils de cette provocation, de cette ouverture vers un avenir: le poème est passé au creuset de cette violence, le poète ne peut que reprendre ce chemin de justice qui traverse *Les Matinaux* et *Fureur et mystère*.

Il y a cependant d'autres lieux que le maquis, d'autres résidences. Dans l'ouvrage qu'elle lui consacre à l'occasion de cet anniversaire, Marie-Claude Char, qui fut sa compagne, nous entraîne dans chacune des demeures de René Char, dans chacun de ses «pays». Ce parcours, semé d'écritures, de lettres, d'i-

mages tirées des archives du poète, est le sentier qu'il nous faut aujourd'hui pour retrouver Char sur les lieux où ses poèmes furent écrits et accéder à la force de son écriture.

Cela commence par un pèlerinage à l'Isle-sur-Sorgue, dont le père du poète avait été le maire, et nous fait pénétrer dans sa maison natale, les Nérons. Dans cette Provence du Vaucluse, on découvre la maison des demoiselles Roze, qui hébergèrent Gilbert Lély durant la guerre. On y pénètre aussi dans Palerme, le nom de la maison qu'habitait, près de l'Isle-sur-Sorgue, Albert Camus avant de s'établir à Lourmarin. La publication de leur correspondance, par les soins de Franck Planeille, est un des cadeaux de cet anniversaire, elle éclaire une amitié forte nourrie par leur amour commun de la campagne vauclusienne.

Le Rébanqué, un cabanon de Lagnes ouvrant sur la plaine de Cavaillon, est certes un lieu moins connu des lecteurs de Char, c'est pourtant là que furent écrits plusieurs poèmes des *Matinaux* et que le poète accueillit Martin Heidegger, présent aux séminaires du Thor, et Nicolas de Staël, qui choisit de s'installer juste à côté. Riche compagnie d'artistes et de penseurs, où Georges Braque occupe une place privilégiée. Nouvellement marié, René Char et sa femme Georgette s'installèrent à Céreste. Ce sera le village-refuge lorsque, pourchassé par le régime de Vichy, il ne peut plus résider ailleurs. L'histoire de son engagement a été racontée, elle est ici ravivée par l'évocation de lieux, de compagnons, de

lettres. Tout ce livre est rempli de témoignages rares, et il nous offre plusieurs poèmes manuscrits, souvent enluminés: Char semble avoir eu un goût particulier pour ces enluminures, les siennes comme celles de ses amis peintres.

## La résistance fut-elle le cœur de cette vie consacrée tout entière à la parole?

Après la guerre, on retrouve Char à Paris, où il résidera près de vingt ans au 4, rue de Chanaileilles, «dans le voisinage et l'affection d'Albert Camus». Marie-Claude Char évoque aussi l'amitié d'Yves Bastistini, traducteur des présocratiques. On y croise également des femmes, comme Marthe El Khayem, et le merveilleux chat Léon. On y rencontre enfin l'auteur, au moment où elle entre dans la vie du poète, à Paris, en 1977. Elle demeurera avec lui jusqu'à la fin.

Ce beau livre, qui n'est ni une biographie ni un simple album, mais un parcours sur des lieux de vie, s'achève où il a commencé, à l'Isle-sur-Sorgue, aux Busclats, une petite bastide tranquille où René Char avait choisi de revenir. On y rencontre la traductrice de Char, Mary Ann Caws, et le fidèle Tigrion, un chien errant recueilli par le poète. Dernières écritures, dernier travail avec un artiste, Alexandre Galpérine, *Le Gisant mis en lumière*. Feuilleté à rebours, ce livre raconte aussi une histoire, celle d'amours et d'amitiés sans compromis, toutes marquées dans et par l'écriture. On le voit, le mot est du poète, «une insomnie perpétuelle» est d'abord une règle de vie, une vigilance de tous les instants, une «avidité de vérité et de justice».

René Char est mort le 19 février 1988. Sur une des belles enlumi-

nures reproduites dans le livre de Marie-Claude Char, on peut lire le poème suivant: «La terre apaise sa surface / Et referme ses gouffres / Amour nu, te voici, fruit de l'ouragan! / Je rêvais de toi découvrant l'écorce / (Ne viens pas trop tôt, 1976). Il serait difficile de penser qu'il ne fut pas écrit, au-delà du temps, pour elle.

## Collaborateur du Devoir

## PAYS DE RENÉ CHAR

Marie-Claude Char  
Flammarion  
Paris, 2007, 260 pages

## DANS L'ATELIER DU POÈTE

## CHOIX DE POÈMES

Marie-Claude Char  
Gallimard. «Quarto»  
Deuxième édition revue  
et corrigée  
Paris, 2007, 1064 pages

## ALBERT CAMUS &amp; RENÉ CHAR

## CORRESPONDANCE 1946-1959

Édition établie, présentée  
et annotée par Franck Planeille  
Gallimard  
Paris, 2007, 272 pages

## RENÉ CHAR

Sous la direction d'Antoine Coron  
Gallimard  
Paris, 2007, 264 pages

## Événements liés au centenaire du poète

Le centenaire de René Char sera célébré au Québec par plusieurs manifestations. D'abord, une exposition à la Bibliothèque nationale du Québec, à l'occasion du Festival international de littérature. On y verra plusieurs documents provenant du fonds et des archives de Jean-Guy Pilon qui a connu Char et correspondu avec lui (14-22 septembre, Grande Bibliothèque, Hall d'entrée). Cette exposition sera inaugurée le vendredi 14 septembre par une séance de lectures, en présence de Madame Marie-Claude Char (17h - 18h30, Auditorium de la Grande Bibliothèque).

A cette occasion sera lancé le

numéro de la revue *Liberté* qui propose un hommage au poète. On pourra enfin rencontrer Mme Marie-Claude Char, à la Librairie Gallimard, samedi le 15 septembre (14h), auteure du livre *Pays de René Char* (Flammarion). Elle s'y entretiendra avec l'écrivaine Michèle Gazier. Le film de Jérôme Prieur, René Char: nom de guerre Alexandre, sera projeté à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque le samedi 15 septembre (19h30). Notons enfin une soirée de lectures de poètes, *Les héritiers de René Char*, au Cabaret des Terrasses Saint-Sulpice, le dimanche 16 septembre (17h).

## Leméac fête ses 50 ans

LISA-MARIE GERVAIS

Des jeunes auteurs fébriles qui ne demandent qu'à être pris sous son aile aux grands écrivains consacrés heureux d'appartenir à une famille, la maison d'édition Leméac en a vu défiler des passionnés de l'écriture en 50 ans. En 1968, au moment où la maison mettait le cap sur le théâtre, le premier texte de théâtre de Marcel Dubé, *Zone*, était publié. Il coûtait 2 \$ à l'époque. Puis, en 1972, le roman *La Sagouine* — pièce pour une femme seule d'Antoine Maillet marquait le début d'une longue vie sous cette enseigne, qui se poursuit encore aujourd'hui. *Idem* pour Michel Tremblay qui, à l'automne de la même année, arriva avec ses *Belles-sœurs* et fera

son entrée dans la grande famille. Plus de 400 pièces s'ajouteront à ces titres, en plus d'une place faite, en marge, aux chansonniers et humoristes, tel Yvon Deschamps avec ses *Monologues*.

«Nous sommes des chercheurs d'or, écrivains, éditeurs et lecteurs confondus, fondus dans le même creuset du livre, célébrant nos noces d'or», a écrit le directeur de l'édition, Jean Barbe, à l'occasion de ce 50<sup>e</sup> anniversaire. Un métier d'explorateur du monde de la littérature que partage le directeur littéraire, Pierre Filion. «Il faut garder constamment les yeux ouverts, être attentif à la sensibilité des nouvelles générations qui se manifestent», croit-il. «Un éditeur, ça donne du temps et ça essaie de comprendre l'univers d'un écrivain. Ça devient un livre

puis, sur le long terme, une œuvre. Il faut que la littérature puisse perdurer dans le temps pour dire qu'elle existe», poursuit-il. C'est au début des années 1970, à peine âgé de 20 ans, que Pierre Filion a fait ses premières armes dans le milieu de l'édition, aux côtés d'Yves Dubé. Il s'est vite vu confier d'importantes tâches et a commencé à diriger des auteurs au milieu des années 70. Trente ans plus tard, il dit avoir été particulièrement charmé par certains écrivains, surtout «écrivaines», dont il a été le premier lecteur. Jovette Marchessault, Ying Chen, mais aussi Elise Turcotte, qu'il a fait connaître à un plus large public.

## Les trois vies de Leméac

C'est sous le premier souffle de Gérard Leméac, en 1957, que la maison d'édition a eu le vent dans les voiles. Dix ans plus tard, Leméac est passée d'une vocation scolaire et axée sur la jeunesse à des collections conjuguant littérature et essais, sous la direction



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Jean Barbe, directeur éditorial des Éditions Leméac, et l'auteur Antonine Maillet

d'Yves Dubé, jusqu'en 1986. Deux ans plus tard, Pierre Filion, Lise Bergevin et Jules Brillant re-

prennent la barre d'un bateau à la dérive, acculé à la faillite. De l'épave, ils sauvent les meubles, mais surtout le catalogue, précieuse trésor. «On s'est mis d'accord, on a établi des normes de gestion qui correspondaient à la politique éditoriale et, dès 1989, on a ouvert sur le marché international en scellant une entente avec Actes Sud», explique Lise Bergevin, la directrice générale.

La maison s'est alors enrichie d'une série de récits provenant de l'Espagne, de la Russie, de l'Italie, de la Suède, de la Roumanie. «En ne voyant que des noms québécois et canadiens, je sentais bien que les éditeurs étrangers me disaient à mots feutrés que nous dirigions une maison d'édition nationale. J'ai vite compris qu'il fallait faire un effort pour s'ouvrir au reste du monde.» Une ouverture heureuse qui a créé un sentiment d'appartenance et des amitiés qui durent encore aujourd'hui. Mme Bergevin évoque notamment la relation particulière qui s'est développée entre Göran Tunström

et deux auteures canadiennes qui se sont fait connaître en Suède grâce à lui: Antonine Maillet et Nancy Houston.

Le secret de la longévité de Leméac? Lise Bergevin croit qu'il réside dans cet équilibre sacré entre l'apport de la relève et les acquis des vétérans. «Quand on ne s'appuie que sur nos acquis, on a forcément une vision à court terme. Pour moi, la plus belle architecture du programme, c'est un juste équilibre entre les deux. D'avoir de jeunes auteurs, d'autres en pleine croissance et certains plus établis, qui ont déjà atteint une certaine maturité. Il faut les trois pour envisager une longue durée», note-t-elle.

En se comparant à certaines grandes maisons d'édition allemandes qui ont plus de 150 ans, Pierre Filion refuse de parler d'âge et préfère regarder droit devant. Parce qu'au fond, quand on est une maison d'édition de renom et qu'on a 50 ans, on a encore bien des années de vie devant soi.

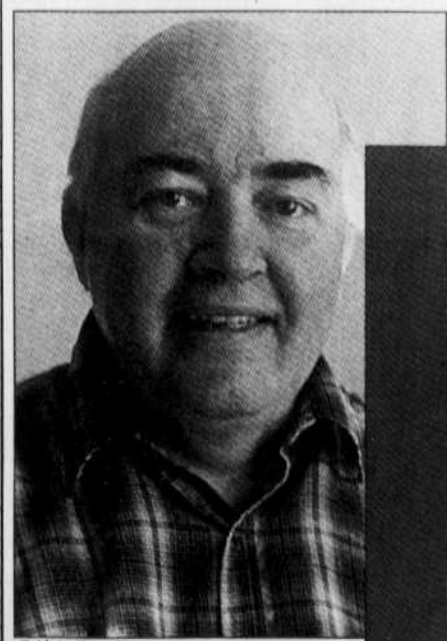
Le Devoir

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE  
707 ET 713 MONT-ROYAL EST  
MONT-ROYAL, 514-523-6389

éditions Liber  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jacques Marchand  
La pensée grecque  
Tome 1 La naissance d'un monde



La pensée grecque  
1. La naissance d'un monde

Libre  
366 pages, 28 dollars

Tout sur la littérature et les auteurs québécois

Abonnez-vous à  
Lettres québécoises

le magazine de l'actualité littéraire depuis 1976

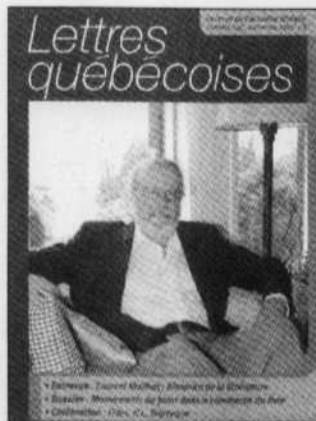
et recevez en prime (valeur 23 \$)

La gare (roman)

de Sergio Kokis

S'abonner à *Lettres québécoises*, c'est participer à la pérennité de notre littérature.

Merci de nous encourager!



1 an / 4 numéros

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 25 \$	Canada 35 \$
Étranger 35 \$	Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 45 \$	Canada 65 \$
Étranger 65 \$	Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 65 \$	Canada 95 \$
Étranger 95 \$	Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 127 • ENTREVUE: LAURENT MAILHOT

Nom	
Adresse	
Ville	
Code postal	Tél.
Courriel	
<input type="radio"/> Joint <input type="radio"/> Chèque <input type="radio"/> Visa <input type="radio"/> Mastercard	
N°	Expire le
Signature	Date

Retourner à: *Lettres québécoises*

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Téléphone: 514.525.95.18  
Télécopieur: 514.525.75.37 • Courriel: info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca

fil  
CABARET  
JACQUES ROUMAIN  
Cabaret littéraire consacré à l'auteur de *Gouverneurs de la rosée*  
Franz Benjamin Mélanie Demers  
Oswald Durand Jr Dany Lefrèrièr  
Chantale Lavigne Pascale Montpetit  
Stanley Péan Emmelle Prophète  
Anthony Rozankovic Marie-Laure Rozas  
Claire-Anse Saint-Éloi Michel Vézina  
Idée originale et conception du spectacle  
Rodney Saint-Éloi  
En collaboration avec Mémoires d'encrier  
Vendredi 14 septembre, 20 h  
LION D'OR  
info-fil 514 842-2112 www.festival-fil.qc.ca

## LITTÉRATURE

## La mort en direct

Élise Turcotte offre ici plusieurs livres en un. Avec, au centre, une obsession: la mort.



Danielle Laurin

Élise Turcotte frappe fort. Avec un livre sur la mort. Un livre qui pourrait ressembler à une synthèse de son œuvre. À un nouveau départ aussi. Tant, dans l'écriture, une limpidité nouvelle apparaît.

Comment dire? C'est toujours aussi dense, aussi sombre, d'une certaine façon. Aussi dense, aussi sombre que *La Maison étrangère*, Prix du gouverneur général 2003, et que *Sombre ménagerie*, Grand Prix du Festival international de la poésie et Prix de poésie de la revue *Estuaire* 2002.

Mais c'est aussi très ancré dans le réel, le quotidien, les petites choses qui font qu'on s'accroche à la vie, ou auxquelles on s'accroche pour rester en vie. Comme dans *Le Bruit des choses vivantes*, prix Louis-Hémon 1991. Mais en plus direct, en plus dénué peut-être.

C'est intime, très. Et très relié au reste de l'humanité. C'est *La terre est ici*, prix Emile-Nelligan 1989, mais réinventé. C'est plusieurs livres en un, en fait. Avec, au centre, une obsession. La mort.

Comme si l'écrivaine, la femme, la mère, l'amoureuse, et la petite fille enfouie, toutes ces personnes en elle allaient en finir une fois pour toutes avec elle, la mort. La regarder en face, l'affronter les yeux grands ouverts, le pied sur l'accélérateur.

Tout en sachant que non. Ce n'est pas ça, pas encore ça. L'énigme demeure. Le cœur cogne. Le corps vibre. On se bat. On est en vie, quoi!

C'est sa voix à elle, celle d'Élise Turcotte, qu'on entend, tout le temps, même si la narratrice change. C'est un bilan de vie. Qui dit les souterrains traversés pour arriver jusqu'ici.

Parfois ça décolle du côté du rêve, de l'imaginaire, de l'anticipation. Du mystique aussi, et de la superstition. Mais c'est collé, collé de près à la même éternelle obsession.

Peut-être est-ce là que se situe la limpidité du livre, au fond. Quelqu'un à l'autre bout nous dit: regardez, cessez de vous raconter des histoires, nous allons tous y passer.

Quelqu'un nous dit: oui, c'est terrible je sais, je suis inquiète, pas seulement pour moi, pour mes enfants, aussi, et pour les vôtres. Je suis inquiète du sort de la planète.

Je n'en peux plus de ce monde déshumanisé où nous vivons.

Quelqu'un nous dit: les morts autour de nous, ceux qu'on aime, ceux qu'on ne connaît même pas, existent. Et voyez ce petit oiseau fragile, ce chat abandonné, ils vont mourir aussi. Quelle différence?

Quelqu'un, Élise Turcotte, s'acharne, en fait. À conjuguer la mort de toutes les façons, à la décrire. À l'observer au microscope. À la traquer. Pour elle-même, d'abord et avant tout, sans doute. Parce qu'elle ne peut faire autrement. Mais en souhaitant être entendue.

*«J'ai toujours trop pensé à la mort.»* Cette phrase, la première de *Pourquoi faire une maison avec ses morts*, donne à la fois le ton et le propos du livre. Nous sommes dans la confiance. Dans l'authenticité. Ce qui chez Élise Turcotte veut dire aussi l'écriture, et donc la fiction.

Autrement dit: la vie poussée dans ses derniers retranchements par le langage, les mots. Avec une sensibilité à couper au couteau. C'est ainsi que l'écrivaine a fait sa marque.

Mais il y a plus, cette fois. Il y a une plongée sans retenue. Une fébrilité qui dit son nom. Qui se permet de ne plus avancer masquée. Et c'est bouleversant.

Il y a des passages comme celui-ci: *«Par le passé, à deux reprises, j'ai dû cacher tous les couteaux de la maison. Je les ai mis dans une boîte que j'ai ensuite rangée dans le coffre de la voiture. Il y avait un être précieux à protéger. Inutile de dévoiler qui, ni pourquoi. Le simple fait de regarder les couteaux de la maison comme des ennemis en dit beaucoup sur l'existence.»*

Il y a des remarques comme celle-ci: *«Il y a un tout petit dénominateur commun qui relie chaque être humain, même le plus sain, même le plus naïf: un jour, une heure, une seconde, nous trouvons la mort attirante.»*

On sent derrière *Pourquoi faire une maison avec ses morts* une réflexion mûrie longtemps. Et un sentiment d'urgence en même temps. On sent à la fois le dedans et le dehors, l'envers et l'endroit des événements.

Tout ça prend une forme inattendue. Nous ne sommes pas dans un roman. Pas vraiment dans un recueil de nouvelles proprement dit. Sept histoires, interreliées. Sept situations, comme autant de méditations, d'études sur le même sujet.

On se promène dans le temps. On remonte jusqu'à l'enfance, au portrait du petit Jésus accroché au-dessus du lit. *«L'éternité offerte par Dieu semblait si redoutable qu'il ne fallait pas fermer les yeux*



Élise Turcotte

*de peur d'être emporté. Je devais rester vigilante. Surtout ne plus dormir.»* Puis: *«La mort habitait le même précipice que la folie. Il ne fallait pas s'en approcher de trop près, et, en même temps, le précipice m'attirait. C'est le vertige de toute une vie.»*

Il y a l'odeur de la mort, aussi. Dans le cas du grand-père dans son cercueil, ça ressemble à ceci: *«juste une effluve impénétrable.»* Il y a toutes ces morts autour de soi, dont on se croit responsable. Il y a Nelligan, Lauréat. Il y a l'errance: *«en route vers rien.»*

Plus tard, il y aura la venue des enfants. *«A la naissance de chacun de mes enfants, j'ai cru mourir. Et puis non. Je suis née avec eux. Mais l'instant imaginé de leur mort était l'impossible devant quoi je m'inclinai toutes les nuits. On ne dit pas assez à quel point nous sommes effrayés.»*

Il y a tout ça. Dans le premier texte seulement. Et cette phrase, dans le dernier, qui pourrait résumer le livre entier: *«J'ai toujours senti qu'il y avait un autre monde à l'intérieur du monde.»*

Mais, bien sûr, un ouvrage comme celui-là, à la fois philosophique, politique et poétique, ne se résume pas. On ne sait pas ce que l'on tient entre les mains. Mais on sait que c'est un livre rare. Grave. Nécessaire.

Collaboratrice du Devoir

**POURQUOI FAIRE UNE MAISON AVEC SES MORTS**

Élise Turcotte  
Leméac  
Montréal, 2007, 128 pages  
(en librairie le 11 septembre)

## À propos de littérature

LA PETITE CHRONIQUE

Gilles Archambault

Ce n'est pas sans raison que la postérité retient peu, en général, le nom des critiques. La plupart disparaissent aussi rapidement que les œuvres qu'ils ont commentées. Peu importe au fond qu'ils aient eu la louange facile ou le blâme aisé. Qui se souvient d'Émile Faguet, de René Doumic, de Brunetière ou de Lanson? Qui les lit à moins d'être un érudit fêru d'histoire littéraire? En leur temps, ces critiques furent pourtant tenus pour des oracles.

Albert Thibaudet mérite toutefois qu'on le lise. Ses *Réflexions sur la littérature* ont paru dans la NRF de 1912 à 1938. Critique littéraire dans l'entre-deux-guerres, il vécut de 1874 à 1936. Professeur dans différents lycées, il s'intéressa également à la géographie, à l'histoire et à la philosophie.

Comme le rappelle Antoine Compagnon dans la préface qu'il donne à l'édition chez Gallimard, dans la collection Quarto, de ses réflexions littéraires: *«Des ses premiers articles de la NRF avant 1914, il a élaboré une théorie du roman qui a préfiguré les accomplissements majeurs de la littérature romanesque de l'entre-deux-guerres, de La Recherche de Proust aux Faux-Monnayeurs de Gide.»*

Thibaudet se décrivait ainsi: *«C'était un Bourguignon, assez placide, un peu malicieux, d'allure vulgaire, critique littéraire de profession, qui circulait dans les livres avec la bonne conscience et l'épicurisme actif d'un vigneron entre ses ceps, d'un dégustateur à tasse d'argent entre ses tonneaux.»* On le voit, on est très loin des tenants d'une quelconque science littéraire du genre universitaire qui ont empoisonné le monde des lettres il y a quelques décennies.

Il ne faut donc pas rechercher chez Thibaudet une précision, un esprit de sérieux un peu contraint. Antoine Compagnon encore: *«Un retour vers Thibaudet s'est amorcé depuis quelques années. Plusieurs de ses*

livres ont été réédités: de jeunes universitaires le relisent et découvrent chez lui une connaissance et un amour de la littérature française — une connivence avec toute la littérature française — dont leurs études disciplinaires et leurs recherches professionnalisées les avaient privés.» Et Compagnon d'ajouter: *«Comme Sainte-Beuve, Thibaudet n'a jamais cessé de converser avec les auteurs. Les lisant, nous les retrouvons tels qu'en eux-mêmes.»*

Si la lecture de Thibaudet est si stimulante en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, c'est tout bonnement qu'il parle des livres et de leurs auteurs avec ferveur. Sa curiosité ne fait jamais défaut. Et l'humour y est souvent présent. Voici comment il annonce une prochaine contribution: *«Il y a dans notre profession un plein quartier de philosophes, un quartier nouveau, comme la Cité universitaire, du côté duquel nous irons nous promener un mois prochain, s'il fait beau.»*

Thibaudet traite-t-il de Chaplin, il le fait avec verve. *«Rire Charlot ne signifie pas rire de Charlot, puisque Charlot ne rit jamais; le pâtissier ne mange pas de gâteaux, et parmi les défauts dont le grand Carême romanesque de l'entre-deux-guerres, de La Recherche de Proust au Faux-Monnayeurs de Gide.»*

Voilà l'une des raisons de lire ce critique. Il est en même temps un écrivain. Il juge peut-être, mais il n'oublie jamais de chercher à aimer. Et s'il échoue dans sa quête, il ne parait pas s'en faire une histoire. Comme quoi un mauvais livre n'est pas la fin du monde et n'est surtout pas une raison pour un critique de péter les plombs ou de voir la vie en noir.

Collaborateur du Devoir

**RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE**  
Albert Thibaudet  
Gallimard, coll. «Quarto»  
Paris, 2007, 1732 pages

**ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES**

Résultats des ventes:  
du 28 août au 3 septembre 2007

QUEBECOR MEDIA

**ROMAN**

- 1 PARCE QUE JE T'AIME  
Guillaume Musso (XO)
- 2 SOUS L'ARBRE À PALABRES...  
Boucar Diouf (Intouchables)
- 3 À CIEL OUVERT  
Nelly Arcan (Souffle)
- 4 SERAS-TU LÀ?  
Guillaume Musso (Pocket)
- 5 LA PART DE L'AUTRE  
É.-E. Schmitt (Livre de Poche)
- 6 ET APRÈS...  
Guillaume Musso (Pocket)
- 7 FLEUR DE LYS  
Francine Ouellette (Libri Expression)
- 8 ENSEMBLE, C'EST TOUT  
Anna Gavalda (J'ai lu)
- 9 SOIE  
Alessandro Baricco (Gallimard)
- 10 LABYRINTHE  
Kate Mosse (Livre de Poche)

**OUVRAGE GÉNÉRAL**

- 1 LE SECRET  
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- 2 PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2008  
Collectif (Larousse)
- 3 L'ART DE CONJUGUER  
Collectif (Hurtubise HMH)
- 4 LE SECRET DU SECRET  
Karen Kelly (Jour)
- 5 PETIT ROBERT 2008  
Collectif (Robert)
- 6 TOUTE L'HISTOIRE DU MONDE: DE...  
J.-C. Barreau / G. Bigot (Livre de poche)
- 7 LA CLÉ DE LA MAÎTRISE  
Charles F. Hoanel (Dauphin Blanc)
- 8 QUAND LES CONS SONT BRAVES  
Martin Petit (VLB)
- 9 RÉUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU...  
F. Tchou / P. Tranquille (Didier)
- 10 MULTIDICIONNAIRE DE LA LANGUE...  
Marie-Ève de Villiers (Québec Amérique)

**JEUNESSE**

- 1 QUATRE FILLES ET UN JEAN T. 4  
Ann Brashares (Gallimard)
- 2 LORI-LUNE T. 1: ET LE SECRET DE...  
Suzanne Julien (Pierre Tisseyre)
- 3 À VOUS DE JOUER! LA FORÊT NOIRE  
S. Bilodeau / M. Charbonneau (ADA)
- 4 MONDES DE MAGIE DU DIADÈME T. 8  
John Peel (ADA)
- 5 À LA CROISÉE DES MONDES  
Philip Pullman (Gallimard)
- 6 ASTÉRIX ET SES AMIS: HOMMAGE...  
Collectif (Albert René)
- 7 HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...  
J. K. Rowling (Gallimard)
- 8 CELYNA T. 9: LES FILS DE MILÉ  
Corinne De Vallby (Intouchables)
- 9 GRAMMAIRE JEUNESSE POUR...  
Myriam Laporte (CEC)
- 10 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 3  
India Desjardins (Intouchables)

**ANGLOPHONE**

- 1 THE SECRET  
Rhonda Byrne (Beyond Words)
- 2 BREAK NO BONES  
Kathy Reichs (Scribner)
- 3 HARRY POTTER & THE DEATHLY...  
J.K. Rowling (Raincoast)
- 4 ECHO PARK  
Michael Connelly (Warner Books)
- 5 THE TESTAMENT  
Eric Van Lustbader (Forge Books)
- 6 WHITETHORN WOODS  
Maeva Binchy (Mc Arthur & Company)
- 7 CRISIS  
Robin Cook (Berkeley Books)
- 8 THE COLLECTORS  
David Baldacci (Warner Books)
- 9 LORD JOHN AND THE BROTHERHOOD  
Diana Gabaldon (Doubleday Canada)
- 10 THE NANNY DIARIES  
Emma McLaughlin (St. Martin's Press)

CLUB de lecture  
ARCHAMBAULT

Vous aimez la lecture et vous avez le goût de partager cette passion?

Détails sur [www.archambault.ca](http://www.archambault.ca)



Christine Michaud  
Porte-parole du  
Club de lecture Archambault

ABONNEZ-VOUS ET ÉCONOMISEZ JUSQU'À 45 % DU PRIX EN KIOSQUE! CONSULTEZ NOTRE SITE ET DÉCOUVREZ RADIO SPIRALE!

[www.spiralemagazine.com](http://www.spiralemagazine.com)

N° 216  
maintenant  
en kiosque

Spirale  
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

**La démocratie... Et après ?**

Spirale (n° 216, septembre-octobre 2007)

« Du'avons-nous fait de la démocratie? » C'est en ces termes — ou point à l'évidence une certaine inquiétude — que les responsables du dossier « La démocratie... Et après? » Gilles Dupuis et Robert Richard, convient les lecteurs à une réflexion sur les lendemains de la démocratie, c'est-à-dire à la fois sur ce qu'elle est devenue, mais aussi sur ce qui s'annonce encore sous ce nom. « Quelles pourraient être les conséquences néfastes de notre incurie, c'est-à-dire de notre incapacité à prendre soin de la démocratie? » demandent-ils en effet. Avons-nous réellement fini par confondre la démocratie « avec un médicament à prendre en cas de besoin seulement? » En aurions-nous oublié le mode d'emploi, c'est-à-dire la pratique quotidienne? Les collaborateurs de ce dossier se sont tous engagés, suivant des horizons d'attente différents, dans une réflexion sur les dangers qui, peut-être, guettent aujourd'hui nos démocraties.

AVEC LA PARTICIPATION DE :

Marc Bédise, Jean-François Bourgeault, Dominic Desroches, Gilles Dupuis, Olivier Kemeid, Robert Leroux, Filippo Palumbo, Martin Provencher, Robert Richard et Sylvano Santini

ÉGALEMENT DANS CE NUMÉRO :

Entretien avec Bernard Stiegler  
Port-Holio consacré à Christian Barré  
Les finalistes du prix  
Spirale-Eva-Le-Grand

Pour informations : Stéphane Gibeault • 514 934-5651  
[spiralemagazine@yahoo.com](mailto:spiralemagazine@yahoo.com)

LIBRAIRIE  
**BONHEUR D'OCCASION**  
Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE  
ANCIEN DROIT FRANÇAIS

- M. GUYOT : Répertoire universel et raisonné de jurisprudence... 17 volumes, chez Visse, Paris 1784.
- C.J. DE FERRIERE : Nouveau commentaire sur la coutume de Paris, 2 volumes, chez Saugrain, Paris 1751.
- C.J. DE FERRIERE : Nouvelle introduction à la pratique... 2 volumes, chez la cie. des Libraires associés, Paris 1745.
- M. JOUSSE : Nouveau commentaire sur l'ordonnance civile du mois d'avril 1667, 2 volumes, chez Debur, Paris 1772.
- J. DOMAT : Les lois civiles dans leur ordre naturel / Le droit public / Legum delectus, chez Guillaume Cavelier, Paris 1773.

Pour plus d'information :  
514-522-8848 1-888-522-8848  
[bonheuroccasion@bellnet.ca](http://bonheuroccasion@bellnet.ca)  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

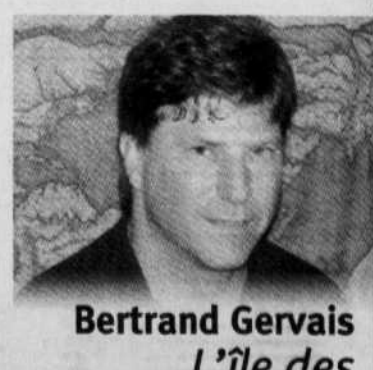
NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Romanichels



**Pierre Tourangeau**  
*La moitié d'étoile*

roman, 264 p., 25 \$  
Le romancier Jérôme Letendre est prêt à tout pour recevoir du grand critique littéraire Tracemot les cinq étoiles dont il rêve, dût-il aller les chercher dans les galaxies les plus lointaines... Un roman qui flirte avec la science-fiction.



**Bertrand Gervais**  
*L'île des Pas perdus*

roman • 186 p., 23 \$  
L'île des Pas perdus, c'est un pays où l'oubli est l'unique façon de se souvenir. Si vous entrez dans ce récit et poussez plus avant votre lecture, vous risquez de faire quelques pas en arrière...

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone : 514 525 21 70 • Télécopieur : 514 525 75 37  
Courriel : [info@xyzedit.qc.ca](mailto:info@xyzedit.qc.ca) • [www.xyzedit.qc.ca](http://www.xyzedit.qc.ca)

LITTÉRATURE

ENTRETIEN

# André Major et la mutation de l'écriture

L'ancien romancier publie *L'Esprit vagabond*, deux années de ses carnets qui sont désormais pour lui l'unique lieu d'écriture

CHRISTIAN DESMEULES

Son ultime roman, *La Vie provisoire* (Boréal, 1995), s'ouvrait sur une phrase d'Elias Canetti qui résonnait comme une dernière chance donnée à la fiction: «Seule planche de salut: la vie d'un autre.» Depuis? Plus rien, sinon le journal qu'il tient depuis vingt-cinq ans. Lassé au fil des ans des «détours» de la littérature, André Major privilégie désormais l'écriture fragmentaire, ponctuelle, délivrée de l'invention et libre de vagabonder comme bon lui semble.

Une forme de «libération», assure-t-il pourtant, et une façon pour lui de renouer avec le plaisir d'écrire.

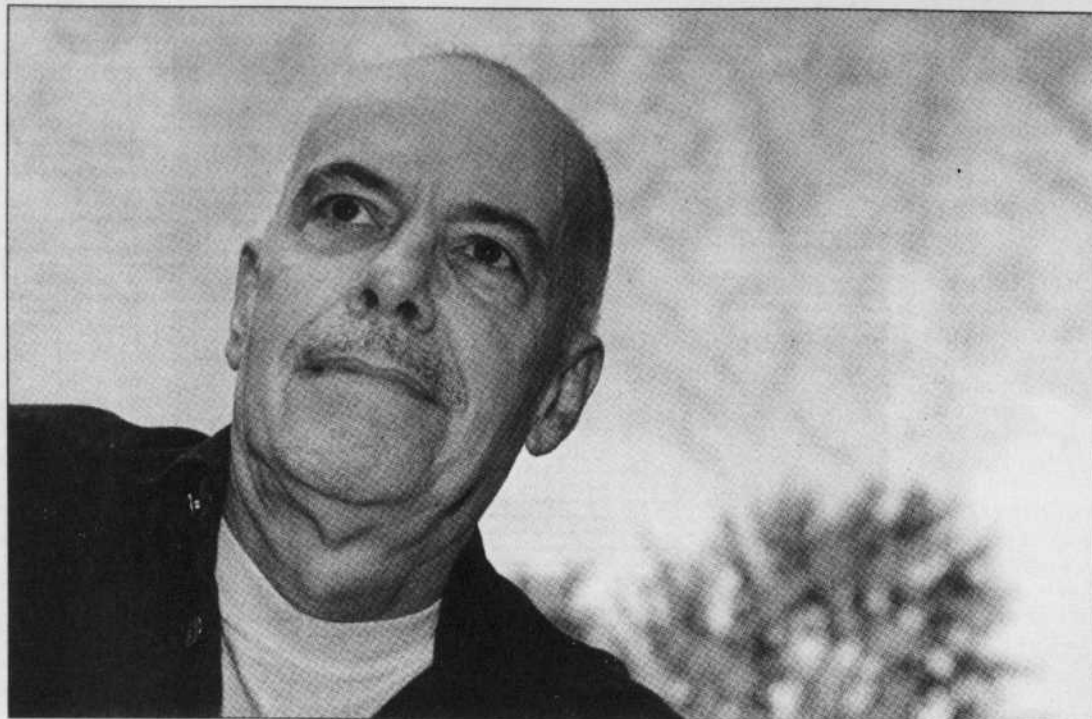
Journaliste — et notamment critique littéraire — au journal *Le Devoir* à la fin des années soixante, réalisateur d'émissions culturelles à la radio de Radio-Canada de 1972 à 1998 — où il a entre autres piloté la regrettable *Littératures actuelles* qu'animaient Stéphane Lépine —, André Major est d'abord connu pour son œuvre de romancier.

La trilogie des *Histoires de déserteurs*, son œuvre la plus ambitieuse, *L'Hiver au cœur* et les nouvelles de *La Folle d'Elvis*, des centaines de pages de fiction, le prix Athanase-David en 1992 consacrant l'ensemble de son œuvre. Une place dans les manuels d'histoire de la littérature québécoise. André Major s'était expliqué, dans *Le Sourire d'Anton ou l'adieu au roman* (Presses de l'Université de Montréal, 2001), le premier volume de ses carnets, couvrant les années 1975 à 1992, sur ce qui n'avait été pendant longtemps qu'une tentation confuse — celle de «passer à autre chose».

Yeux marrons, regard lumineux, debout chaque jour dès l'aurore, inséparable d'un petit carnet Moleskine noir, André Major est aujourd'hui retraité de la radio, du «travail obligatoire» et de la fiction romanesque. La «planche de salut» n'aura pas suffi.

L'homme de soixante-cinq ans publie aujourd'hui *L'Esprit vagabond*, chez Boréal, les carnets écrits — et retravaillés depuis — au cours des années 1993 et 1994. Des carnets tenus alors qu'il bataille avec l'écriture de *La Vie provisoire* et qu'il commence à ressentir une fatigue professionnelle et un malaise croissant dont l'origine n'est pas sans lien avec les bouleversements et les jeux de coulisses qui ont cours à l'époque au sein de la radio de Radio-Canada.

«Le fait d'écrire, d'être en pleine période d'écriture, explique-t-il en entrevue, soulevait chez moi toutes sortes de questions dont se nourrissent ces carnets. Sans compter la sollicitation de l'actualité, qui joue toujours, même si je ré-



Retraité de la radio, du «travail obligatoire» et de la fiction romanesque, André Major publie aujourd'hui *L'Esprit vagabond*, chez Boréal, les carnets écrits — et retravaillés depuis — au cours des années 1993 et 1994.

vérais de faire des carnets inactuels, qui ne sont pas incarnés dans une Histoire immédiate.»

«À partir du moment où un événement me touche — au sens le plus large du terme —, ça devient une matière d'écriture. Et ça ne s'insère pas toujours dans une écriture fictive, alors que les carnets sont le lieu naturel de l'expression des préoccupations du citoyen que je suis.»

Cette fois, toujours sous un épigramme de Canetti, André Major préfère s'en tenir à la vie, à ce qu'elle recèle de plus personnel — sans jamais pourtant verser dans l'intime, dont il semble se garder comme d'une peste. Les généralités et les anecdotes les plus dénuées de signification, estime-t-il, peuvent se lire quotidiennement dans les journaux. Et c'est ainsi que, depuis une dizaine d'années, le roman et la possibilité de

s'incarner dans des personnages de papier ne suffisent plus à faire contrepoids, écrit-il, à «la radicale insignifiance de ma vie».

On pourrait voir la triste histoire vécue d'une perte de la foi. Celle d'un écrivain qui a cru et qui ne croit plus au pouvoir de la fiction — à la fois pour lui et pour ses lecteurs. Parlant de cette «mutation» dans son œuvre, André Major évoque plutôt «l'épuisement d'une certaine mythologie personnelle». «J'avais l'impression que ma voix se libérait davantage dans une forme d'écriture plus compromettante. Dans le roman, par exemple, si on avait quelque chose de moralement à reprocher au personnage, je pouvais toujours me retrancher derrière mon masque d'auteur, de simple porte-parole. Alors que dans les carnets on ne peut plus se cacher, même si le Je de ces carnets est un autre moi-même.»

En écrivant *La Vie provisoire*, mon dernier roman, je me suis rendu compte que j'étais dans un corset, en quelque sorte, et que ça m'empêchait d'exprimer les choses dans une sorte d'immédiateté. Un «déplacement de point de vue» que lui permet aujourd'hui l'écriture assidue de ces carnets.

«Et j'ai pour la première fois, poursuit-il, le sentiment de vivre et d'écrire.» Plus de temps volé à la vie, détourné du quotidien au service de constructions romanesques épuisantes auxquelles, on l'a dit, il croyait de moins en moins. Plus de cette vieille culpabilité qui était devenue inséparable de l'acte d'écrire.

Des carnets nourris de ses nombreuses lectures, de ses indignations et du spectacle de la nature qu'offre à ce vagabond plutôt sédentaire son refuge des Laurentides. Dans ses carnets, Major fait toujours sien le combat de Gombrowicz contre le langage pétrifié de la société, à l'égard duquel il n'y a d'autre recours qu'une «subjectivité active». On y trouve encore et toujours Tchekhov, qui est pour lui comme un frère d'âme. Sans compter une réflexion permanente sur la pratique du journal, nourrie de sa fréquentation assidue des Gombrowicz, absolument incontournable, Léautaud, Virginia Woolf, Peter Handke ou Georges Perros.

Un peu moralisateur, parfois «politiquement incorrect» — en particulier devant ce qu'il attribue au Québec à certains excès du féminisme, il y a aussi chez André Major, on le devine, un contempteur timide qui n'ose peut-être pas aller au bout de ses indignations. «Si un écrivain québécois osait vitupérer le Québec comme Thomas Bernhard le fait pour l'Autriche, écrit-il en janvier 1994, il provoquerait un tel scandale qu'il ne lui resterait plus qu'à décamper — ou à se repentir publiquement en plaçant l'égarement.»

Empêché de tourner en rond, simple lecteur ou observateur, André Major reconnaît aujourd'hui écrire simplement sur la vie. Mais aussi, plus gravement, «sur ce qui se meurt autour de moi et en moi.»

Collaborateur du Devoir

L'ESPRIT VAGABOND.

Carnets 1993-1994

André Major

Boréal

Montréal, 2007, 328 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Échos d'art

GUYLAINE MASSOUTRE

Né en 1941, romancier, poète, producteur à la radio France-Culture et critique d'art, Jean Daive mène une œuvre en marge. Est-ce parce qu'il s'est fait connaître au Mercure de France, pour ses traductions de Paul Célan, pour celles du poète américain Robert Creeley, ou par ses romans, chez Gallimard, ou ses propres poèmes, dont on republie *Le Jeu des séries scéniques* et *1, 2, de la série non aperçue*, chez Flammarion?

Aux Éditions P.O.L., il est un auteur dans lequel on croit: il y a donné trois séries de quatre recueils, proses, récits et poèmes. Il a accompagné tant de peintres, dans

des éditions d'art. Il a dirigé trois revues. Il continue. On l'a vu photographe. Poète, il a été soutenu très tôt par René-Louis des Forêts et André du Bouchet.

Quoi qu'il en soit, une question l'obsède: quel est ce langage si fascinant de l'art? De la modernité autrichienne aux aventures conceptuelles, il semble à l'aise. En 2006, il consacrait un essai à Anne-Marie Albiach (Éric Pesty éditeur): cette poétesse, interpellée par Beckett et Bataille, incarne pour lui le nouveau au féminin.

Qu'on se souvienne, ici, de son intérêt pour Betty Goodwin, en 2002, ou pour Rober Racine, lors de sa venue à Montréal et à Ottawa. Eux aussi font écho dans son écriture. Il est loin le temps de sa jeunesse où Daive fut tenté de

s'enfermer dans l'autisme. En trente ans, il a interviewé tous les grands artistes et écrivains. La transversalité des arts, il la pratique au quotidien.

Leurrer en racontant

Ainsi, ce chasseur d'énigmes n'est pas en reste comme écrivain. Au roman, il confie ses penchants et pratiques, sans poétiser vainement. *Le Grand Incendie de l'homme* se distingue d'emblée par sa forme étrange, très maîtrisée. On le dit excessif, sans critique déplacée, tant son imagination, hallucinée par des visions de catastrophe, fait rejoindre deux pôles: la destruction annoncée et la quête d'amour foudroyant.

La structure, peu banale, est celle d'un conte philosophique. La première page ouvre un carnet de notes. À la première personne, un voyageur y tient les comptes d'un traumatisme ambiant. «Foudre en moi. [Paris, 12.12.2003] J'allume le feu. Je mets le feu à la maison familiale. L'entrée brûle et son plafonnier magique éclaire les ombres, la nuit tombante et la fin des temps.»

De Paris, l'action se déplace à Vienne et dans le souvenir. Jaillit alors une silhouette, une femme feu, muse et icône, irréaliste, plas-

tique. Entre espérance et dérision, une jouissance fragile perce le texte. Là git la question littéraire centrale: que valent ces mots ambivalents et transparents, aux accents de littérature répétée? «Je veux voir, me voir et savoir, en porte-parole d'une religion qui nous retranche au bord des abîmes.»

Etat désespéré et stupéfié par des collisions de sens, le vertige de l'art (en écho à Musil) entraîne l'humain travesti, jamais hors du monde, dans sa solitude. L'horizon pleure. Mot de poète? Peut-être, mais surtout temps vivant qui soupire, respire et chasse les villes comme nuages au vent. L'art est-il plus qu'allégorie, ou cri d'impuissance à rejoindre l'exubérance de la vie?

Que reste-t-il d'une vie? Le détachement et la consternation, la lutte. Cet écrivain pessimiste aborde aux rives de la psyché enfouie, inconsciente et distraite. Il y installe des rythmes complexes, qui hantent tout créateur. Rêve et ruine, beauté froide ou aveuglante, la création se refait, chaos de fragments miroitants, réalité décomposée en bande dessinée.

Décadence

La femme qui traverse cet uni-

vers froid est suivie de cinq autres, défilé emblématique, provocant et carnavalesque. Le désir de la chair se fait insistant, sans quitter sa plage de papier. Tandis que le photographe Robert Franck se laisse interviewer par le narrateur, l'écriture change de plan et de ton. Insolite, sinueuse au cœur des états variés de la réalité, tel le feu, elle brûle la logique, s'insinue dans des micro-espaces, pour ravager ce qu'elle lèche avec dévoration.

L'ensemble du livre dégage une esthétique mi-baroque, mi-toc. Que valent ces effets gonflés de kitsch, cette exhibition forcée, ces voluptés gantées? Que retenir de cette panoplie d'artistes à la mode, pseudo saints sidérés par leur propre adolescence attardée, fantasmant leur sexualité? Décadence. Plus la fiction avance, plus l'écrivain tord la représentation. Il va vers le vide. Vers la mère. Ce livre curieux, précisément sis et daté, sous l'empire d'une névrose d'ennui et du renoncement à exister, frappe et dérange.

Témoin de Malraux

Aux antipodes de cette écriture, *Il n'y a pas de grandes personnes* est un journal bavard,

anecdotique et poseur, où Alix de Saint-André raconte sa vie de jeune fille instruite et déléguée, issue de la riche bourgeoisie. On attend longtemps d'y retrouver l'œuvre de Malraux.

Le tour est souvent libre et drôle, témoignage juste sur la vie parisienne. Dès qu'il croque les travers d'une institution, d'une attitude, d'un trait d'esprit, le ton s'ajuste. Cette plume fureteuse et dénonciatrice n'est pas dépourvue de sens critique. Mais comme neige au soleil, une fois les pitreries servies, le cristal fondu de Malraux laisse moins à l'homme qu'une cape de vide agitant la brume évaporée de la mondanité.

Collaboratrice du Devoir

LE GRAND INCENDIE

DE L'HOMME

Jean Daive

Le Seuil

Paris, 2007, 183 pages

IL N'Y A PAS DE

GRANDES PERSONNES

Alix de Saint-André

NRF Gallimard

Paris, 2007, 413 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

## Dérive et érotisme

HUGUES CORRIVEAU

Nathalie Stephens n'a souci des titres accrocheurs. C'est avec audace qu'elle invite le lecteur à la suivre dans son récit poétique... s'arrête? Je. Mais il faut ouvrir ce livre parce qu'un plaisir absolument certain nous y attend.

Dès le début, on est happé par une étrangeté qui met la logique sous tension: «Il est possible de faire de sa journée une lettre, des lettres. // Ici dans cette ville les lettres sont nombreuses et les journées sont nombreuses. La ville qui devait être tout ce qui venait avant. J'avoue l'avoir exaltée.» Comment résister à l'envie de l'accompagner? Mais attention: rien ne s'éclaircira de ces déambulations dans la ou les villes, dans ce mélange de continents et de flou entêté.

Double «moi» que cette Nathalie et ce Nathanaël, insoluble géométrie qui taraude le livre, rencontre des contraires masculin et féminin, dualité du bonheur et du malheur, tout s'embrouille... et

pourtant. Si on consent à se laisser porter à travers cette dérive, surgissent alors l'essence même du vivant, les soubresauts et les hoquets de la pulsion qui nous empêchent réellement de nous arrêter en ce chemin du désir. «Nos langues sont des ponts rompus» au-dessus des fleuves qui sillonnent la terre. C'est dans «une langue contusionnée» que nous entrons, dans cette sorte de délire qui veut traduire les pulsions contradictoires des êtres. Il y a là douleur; et la douleur, parfois, s'exprime dans le désordre de la pensée. On est appelé à traverser les apparences pour atteindre, dans la confusion, une confuse conscience. Disons-le tout simplement: ce livre est très beau et nécessaire.

Se faire du mal

*Parcours d'Anna* propose des textes à la limite du journal intime, sans effet poétique appuyé, comme si la confiance amoureuse était porteuse d'une part de cucul assumé.

Jean Yves Collette est en train

de publier un cycle autour de la figure d'Anna, curieusement inscrit sous le chiffre tutélaire 23. Par exemple, il signale avoir écrit ce livre entre le 23 juin et le 23 juillet 2005, alors que chaque titre du cycle aurait été composé ou publié un 23 (sauf pour une phrase inscrite sur Internet). Il s'agit donc d'un projet, à la limite obsessionnel, autour de la figure d'une femme aimée et perdue.

L'idée de l'amour qui se déploie dans le recueil de Collette est un rêve d'osmose, peut-être courtis, avec un côté mystique, dirait-on, qui frôle «l'adolescence»: «nous vivons l'un dans l'autre / véritables symbiotes / dans nos corps et nos pensées / nous ne refusons rien pensé par l'autre / et nous pensons sans cesse à l'autre». Avouons que plus fort amour, peu se fait! Le haut amour qui cherche à éployer son lyrisme ne saurait soutenir le danger. Ainsi la cassure viendra-t-elle interrompre cette idyllique récréation. D'une façon maladroite, le poète confesse: «impatience, le chef de la

police entre en scène / contre un aveu, il obtiendra une reddition». C'en est fait alors des illusions. La fin du recueil s'étire avec lourdeur, dans un prosaïsme non moins pesant.

Quoi qu'il en soit, ce livre de Jean Yves Collette est écrit à toute épouvante, et l'auteur n'a cure de le peaufiner. Le texte tombe dans un récit plus ou moins crédible, bien que le poète resurgisse parfois avec vigueur: «au détour de la nuit, un matin comme les autres / Anna choisira de sortir [...] / elle portera une petite valise remplie d'yeux ouverts.»

Collaborateur du Devoir

... S'ARRÊTE ? JE

Nathalie Stephens

L'Hexagone, coll. «Écriture»

Montréal, 2007, 80 pages

PARCOURS D'ANNA

Jean Yves Collette

Éditions du Noroît

Montréal, 2007, 96 pages



## LITTÉRATURE

## KEROUAC

Plusieurs fois dans son œuvre, Kerouac tient fièrement à s'identifier en tant que Canadien français

SUITE DE LA PAGE F 1

contre-culture américaine et de la révolution sexuelle, le chantre de la liberté et de l'aventure a vécu presque toute sa vie sous les jupes protectrices de sa mère, qui l'appelait Ti-Jean. Mère, qui a appris la langue anglaise sur le tard, a toujours pris soin de son p'tit gars, repassant ses chemises, lui prêtant de l'argent lorsqu'il était sans le sou à l'autre bout de l'Amérique et, surtout, lui préparant les plats bien canadiens-français qu'il adorait. Son préféré d'entre tous: une soupe aux pois agrémentée de tranches de bacon... Une mère comme il en existait des milliers au Québec, qui lui permit de parler quotidiennement sa langue maternelle. Une mère plus importante que n'importe quelle autre femme de sa vie.

Tout au long de son œuvre, Kerouac mentionne avec fierté ses liens avec le Québec et la Bretagne, puisant régulièrement dans les origines mythiques de sa famille pour se définir. Dans la préface de *Lonesome Traveler*, qu'il rédige en 1960, il se décrit ainsi: «Je suis de souche française, bretonne, plus exactement. Mon premier ancêtre nord-américain fut le baron Alexandre Louis Lebris de Kérouac, de Cornouaille, Bretagne — 1750 et des poussières; il fut octroyé une terre le long de la Rivière-du-Loup après la victoire de Wolfe sur Montcalm; ses descendants épousèrent des Indiennes (mohawk et caughnawaga) et se consacrèrent à la culture des pommes de terre; le premier descendant qui s'installa aux États-Unis fut mon grand-père, Jean-Baptiste Kérouac, charpentier à Nashua, New Hampshire.»

Plusieurs fois dans son œuvre, Jack Kerouac tient fièrement à s'identifier en tant que Canadien français et fier descendant de Bretons. Comme le montre cette semaine la découverte d'un roman, de nouvelles et de différentes ébauches littéraires écrites en français, Kerouac se considérait comme un Canuck avant d'être un Américain. Et c'est comme beaucoup de Québé-

cois que Kerouac porta une grande attention à l'histoire de sa famille, cherchant à découvrir ses origines françaises, sentant le besoin de fixer dans l'espace l'origine de sa famille.

Ses recherches sur son identité familiale culmineront vers la fin de sa vie, lorsqu'il se rendra à Paris, en Bretagne et même en Angleterre, en 1965, pour exécuter des recherches généalogiques, en quête de ce premier Kérouac, ce premier immigrant français qui serait venu du village de Cornouaille, selon la légende familiale. Malheureusement, ralenti par l'alcool, lancé sur de fausses pistes, Kerouac ne trouvera pas réponse à ses questions. Il décria sa quête de façon vivante et amusante dans l'un de ses derniers romans, *Satori in Paris*.

## Ambitions littéraires en français

Avant la récente découverte de manuscrits inédits, rédigés en français par Kerouac, l'œuvre en français du beatnik se résumait à bien peu de choses: dans la vingtaine de livres qu'il a publiés, Kerouac a écrit de courts passages en français dans seulement quatre de ceux-ci. Dans *Maggie Cassidy* on retrouve une cinquantaine de phrases où au moins un mot français apparaît, pour cent cinquante dans *Visions of Gerard*, peut-être un peu plus dans *Doctor Sax*, ainsi qu'un passage bien précis dans *Visions of Cody*. Un français oral qui s'insère dans les dialogues des personnages et non un français littéraire qui décrirait l'action ou s'incarnerait dans la narration.

Mais des indices semés ici et là par l'écrivain laissent tout de même deviner des ambitions littéraires dans sa langue maternelle. Au lendemain de la publication de son premier roman, *The Town and the City*, en 1950, Kerouac écrit une lettre à une critique franco-américaine de Lowell, Yvonne Le Maître, où il exprime clairement, pour la première fois, son souhait d'écrire un jour en français et de devenir un écrivain canadien-français:

Jack Kerouac en compagnie de Fernand Seguin au *Sel de la semaine*

ANDRÉ LE COZE / CINEMATHEQUE QUÉBÉCOISE

«Un jour madame, j'écrirai un roman canadien français qui se déroulera en Nouvelle-Angleterre, en français. Un français simple et rudimentaire. Si jamais quelqu'un veut le publier, je pense à Harcourt, Brace ou n'importe qui d'autre, il devra le traduire. Je dois toutes mes connaissances à mes origines canadiennes françaises et à rien d'autre. La langue

anglaise est un outil que j'ai découvert tardivement... trop tard (je n'ai jamais parlé anglais avant l'âge de 6 ou 7 ans). À 21 ans, l'utilisant aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, je sonnais encore faux et illettré. Que c'est mélangeant.»

Ce roman en français, il l'écrivit en 1951 et il lui donna le titre de *La nuit est ma femme*. Ces nombreux manuscrits inédits

écrits en français par Kerouac permettent aujourd'hui de découvrir un deuxième écrivain, qui jaillit près de 30 ans après la mort du premier. Une espèce de chaînon manquant entre le pays de ses parents et le pays où il repose aujourd'hui. Cinquante-six ans après la rédaction de son premier roman en français, Ti-Jean Kerouac tend de nouveau la main à

ce Québec qui ne l'a jamais vraiment reconnu de son vivant. Un Kerouac où a toujours cohabité l'écrivain américain et l'écrivain canadien-français, le révolté et le catholique, l'exilé et le découvreur, le nomade et le sédentaire, l'Amérique et le Québec.

neigenoire@hotmail.com  
Collaborateur du Devoir

## Le Jules Renard de Trintignant

Gros plan sur le roi de l'humour cynique

ISABELLE PARÉ

Rôle de bête, que ce Jules Renard. Écrivain rusé, brillant, mais aussi espiègle et parfois enragé: l'homme a emprunté à la bête plus que la couleur du poil roux qui lui a valu, dès la petite enfance, le triste sobriquet de «Poil de carotte».

Ces jours-ci, à Montréal, c'est portée par la voix profonde du grand comédien Jean-Louis Trintignant que la plume acérée de Jules Renard vient chauffer nos oreilles. Précis et intraitable, Renard a tous jours eu le coup de crayon assassin. L'architecte des mots avait l'esprit fin, mais le verbe tranchant. L'auteur de *Poil de carotte* a carburé toute sa vie à l'ironie et est devenu un maître de l'humour cynique, usant d'un minimum de mots pour dire un maximum de vérités.

Né en 1864 à Châlons-du-Maine, dans la Loire, troisième enfant non désiré d'une famille boiteuse, Jules Renard est très tôt affublé par sa mère du fameux surnom «Poil de carotte», qui deviendra plus tard son plus grand succès

littéraire. Très tôt, le jeune Renard trouve refuge dans l'écriture, couchant sur papier toutes ses impressions et tout ce qu'il voit. Le milieu rural où il grandit colorera toute son œuvre.

Très vite Jules Renard brille grâce à ses prouesses littéraires. Il gagne Paris à 24 ans et s'imisce rapidement dans la haute société parisienne. Observateur engagé, il se lie d'amitié avec les Jean Jaurès et Léon Blum, fraie parmi les socialistes et fait bonne figure dans les cercles littéraires, aux côtés de son ami Edmond Rostand.

Tout de suite, son ton incisif fait fureur. Que ce soit dans *Poil de carotte* (1900), inspiré de sa propre enfance tristounette, ou dans *Le Vigneron dans sa vigne* (1894), sa prose sent le terroir et la vérité dite toute crue. Dès 1893, il publie *Cocquignoles* et *Deux fables sans morales*, suivis par *Le Coureur de filles* et *Histoires naturelles* (1894).

On le dépeint parfois comme un être misogyne et antisémite: il se révèle toujours déroutant et libre-penseur. Son journal personnel, tenu religieusement de l'âge de 23

ans jusqu'à sa mort précoce, pullule de pièces d'anthologie.

## Une plume acérée

Comme un peintre surréaliste, il décrit cruellement son époque et dit: «La sottise pousse sans qu'on l'arrose.» Il se fait aussi justicier: «Si l'argent ne fait pas le bonheur, rendez-le.» Et parfois pragmatique: «Nous ne pardonnons jamais qu'à ceux auxquels nous avons intérêt à pardonner.» Sans oublier le très célèbre: «Les absents ont toujours tort de revenir.»

Pourfendeur de la turpitude ambiante, il distille des mots assassins sur ses contemporains. Des mots qu'on pourrait servir aujourd'hui aux grosses têtes qui nous entourent. «La modestie va bien aux grands hommes. C'est de n'être rien et d'être quand même modeste qui est difficile.» Et pour envoyer balader les imposteurs qui s'approprient tous les succès: «N'importe quelle idée semble personnelle dès qu'on ne se rappelle plus à qui on l'a empruntée.» Et vlan!

Sa plume vitriolique éclabousse les femmes au détour: «L'homme a été créé avant la femme pour qu'il

puisse placer un mot.» Ou plus bête encore: «Il y a deux ans que je n'ai pas parlé à ma femme, c'était pour ne pas l'interrompre.» Souvent prétentieux et arrogant, l'humour de Renard flirte avec la méchanceté: «Chez moi, un besoin presque incessant de dire du mal des autres, et une grande indifférence à leur en faire» et «Il ne suffit pas d'être heureux, il faut aussi que les autres ne le soient pas.»

L'écrivain à la formule-choc n'en reste pas moins un cynique au cœur tendre, qui parle avec nostalgie du bonheur qu'il n'aura jamais atteint. «Si l'on bâtissait la maison du bonheur, la plus grande pièce serait la salle d'attente», a-t-il écrit. «La vie n'est ni longue ni courte, elle n'a que des longueurs.»

Dans son cas, ces longueurs n'ont guère duré puisqu'il est mort à 46 ans d'athérosclérose. Dieu seul sait aujourd'hui si l'écrivain, obsédé par cet ultime rendez-vous, est mort l'âme en paix. «On ne s'habitue pas à la mort des autres, disait-il. Comme ce sera long quand il faudra s'habituer à la nôtre.»

Le Devoir

## Annick de Souzenelle

Écrivaine et conférencière

Entre théologie et psychologie, paroles de sagesse et sciences contemporaines, Madame Annick de Souzenelle nous appelle à retrouver le sens profond de notre héritage et de notre destinée. Formée aux sciences pures et humaines, inspirée de la langue hébraïque, sculptée par le temps et l'expérience du chemin, enrichie de la rencontre avec les autres et le Tout-Autre Annick de Souzenelle nous invite à une pause qui rend possible l'émergence de ce qui nous habite en profondeur.



## Conférence

Entre l'humain et la terre: un rapport sacré

Jeudi 13 septembre 2007 à 20 heures

Musée des Beaux-Arts

Auditorium Maxwell Cummings

(métro Guy Concordia ou autobus 24)

coût: 20 \$

Réservation Centre Option ouverte

(514) 523-3797

jberlinguettecoo@hotmail.com

Albin Michel



Bibliothèque et Archives nationales du Québec vous donne rendez-vous aux

Midis littéraires de la Grande Bibliothèque

Rencontre avec l'écrivain Michel Tremblay animée par Aline Apostolska

Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque, une série de conversations avec des écrivains francophones d'ici et d'ailleurs.

Michel Tremblay, dramaturge et romancier, auteur notamment des *Belles-sœurs*, des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* et, plus récemment, des *Cahiers de Céline*.à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque  
Le jeudi 13 septembre de 12h30 à 14h475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal  
Métro Berri-UQAM  
Renseignements: 514 873-1100 ou 1 800 363-9028

Entrée libre dans la limite des 300 places disponibles

www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales

Québec

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Pour l'éthique et la culture religieuse à l'école



Louis Cornellier

En septembre 2008, un nouveau programme d'éthique et de culture religieuse remplacera le programme d'enseignement religieux confessionnel de l'école québécoise. Faut-il s'en réjouir? Dans *Éthique, culture religieuse, dialogue. Arguments pour un programme*, le philosophe Georges Leroux, qui a participé à l'élaboration de ce nouveau programme, répond par un oui éclatant à cette question. Plutôt reconnu pour sa réserve et sa sagesse dans les débats publics, le collègue Leroux, cette fois-ci, ne cache pas son enthousiasme. Le pluralisme de la société québécoise (présence de diverses confessions, mais aussi de l'incrédulité), selon lui, nécessitait une nouvelle approche, et le programme concocté par le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport est à la hauteur des attentes.

«Il ne s'agit pas d'abord, ni même fondamentalement, écrit Leroux, d'accorder aux exigences de la culture urbaine, caractérisée par un pluralisme de fait, les structures de l'école, il s'agit plutôt de mettre en harmonie l'école avec la modernité politique: notre société demeurerait homogène sur le plan des convictions et des croyances que ce principe ne s'en appliquerait pas moins.»

La France a choisi le modèle républicain. Son système scolaire «assume une sécularité complète» et s'en remet à la culture nationale (historique, littéraire, philosophique) pour la transmission des normes visant à cimenter la République. Certains pays d'Europe du Nord ont opté pour «une approche confessionnelle d'inspiration communautaire et offrant des enseignements religieux partout où le nombre le justifie». Le modèle américain, pour sa part, «favorise au contraire

la compétition de l'offre dans la transmission des normes». Il en résulte une diversité qui ne va pas sans entraîner un danger de dispersion.

Le nouveau modèle québécois, explique Leroux, emprunte une autre direction. «Nous pensons, écrit-il, que le savoir moral et religieux doit être explicitement transmis, et non pas refoulé, et nous pensons que cette transmission doit refléter le pluralisme de la culture.» D'où ce programme unique, placé sous la seule autorité de l'État et non plus sous celle aussi de ses partenaires religieux, qui valorise, au premier chef, la connaissance de la différence et le dialogue de tous avec tous.

### Pluralisme et harmonie

Dans une société pluraliste, l'harmonie ne saurait exister sans «le respect réciproque des valeurs et des croyances». Or, sans connaissance de l'autre et sans valorisation de la différence, ce respect est impossible. On pourrait, bien sûr, dans une optique simple d'éducation à la citoyenneté, privilégier l'enseignement des droits et libertés de la personne, mais ce serait négliger le fait que «le savoir moral et religieux est constitutif du langage même de notre identité et de notre expérience la plus actuelle, il est la condition fondamentale de notre compréhension de nous-mêmes autant que la condition de notre accès à l'autre.»

Certains diront peut-être que ce savoir, aussi valable soit-il, n'a pas sa place à l'école. Leroux, on l'aura deviné, ne partage pas cette opinion. «L'histoire, explique-t-il dans un admirable développement, nous enseigne en effet que ce savoir est précaire, fragile et même périssable, elle nous enseigne aussi que ce savoir est indispensable dans le processus même de la formation.» Aussi, «refuser en la marginalisant la transmission de ce savoir, c'est prendre le risque, comme le montre l'exemple de la France aujourd'hui, d'aboutir à l'incompréhension de l'autre d'abord, et au déficit d'identité ensuite». La connaissance des traditions, morales et religieuses, libère parce qu'elle permet un dialogue substantiel et sain au sujet des diverses conceptions de la vie bonne.

### Éthique et religions: une interpellation réciproque

Trois compétences président au nouveau pro-



FRÉDÉRIC DE LA MURE / M.A.E.

Pour Georges Leroux, la connaissance des traditions, morales et religieuses, libère parce qu'elle permet un dialogue substantiel et sain au sujet des diverses conceptions de la vie bonne.

gramme: réfléchir sur des questions éthiques, manifester une compréhension du phénomène religieux et pratiquer le dialogue. La première concerne «l'apprentissage de la réflexion rationnelle et critique sur le bien et sur l'action» et vise un objectif d'autonomie. La deuxième, qui doit éviter les écueils de l'endoctrinement et du relativisme, veut «donner aux jeunes la capacité de comprendre les croyances religieuses et les symboles qui structurent le rapport au monde des autres» et relève plus d'une forme de connaissance. La troisième, enfin, couronne la démarche en proposant la pratique du dialogue sur les principes et les valeurs, voie par excellence du vivre-ensemble dans une société démocratique.

Certains philosophes, qui considèrent les religions comme «des représentations sommaires ou archaïques de positions morales amenées à maturité dans l'éthique rationnelle», auraient souhaité que ces dernières soient exclues du programme. Leroux avoue préférer «penser que ces deux sphères de la culture sont placées

dans un processus constant d'interpellation réciproque, et dans certains cas de réelle confrontation».

Des parents catholiques et quelques membres du clergé auraient souhaité, au contraire, le maintien de l'enseignement religieux confessionnel. Leroux, toujours délicat, n'argumente pas directement contre leur position. Il aurait pu leur rappeler, pour les consoler, que le bientôt défunt programme confessionnel avait perdu depuis longtemps son efficacité en matière de transmission de la foi. Même avec ce programme, devenu embêtant pour plusieurs, l'école ne produisait plus de petits catholiques ou protestants. Le nouveau programme, d'ailleurs, reconnaît le catholicisme comme «la tradition religieuse de référence au Québec, et en l'associant au protestantisme, au judaïsme et aux spiritualités des peuples autochtones, il en fait le patrimoine offert au premier chef à l'effort de compréhension».

Pour réussir, ce programme devra compter sur l'appui constant de l'État, des écoles, de la population et sur des enseignants bien formés. Pour l'heure, il semble plein de belles promesses que le philosophe formule avec grâce: «En proposant ce programme, l'État québécois veut s'assurer que notre école ne sera pas un espace vide sur le plan des normes et des symboles, qu'elle transmettra le langage hérité des traditions constitutives de notre société et qu'elle donnera à tous les instruments de la réflexion éthique, seule capable de développer les valeurs essentielles pour nous, c'est-à-dire les vertus de la démocratie: tolérance, respect, recherche en commun du bien commun et des principes guidant la discussion de tous avec tous. C'est la seule manière de vivre en harmonie le pluralisme croissant de notre société.» Des arguments solides pour un programme nécessaire.

louisco@sympatico.ca

### ÉTHIQUE, CULTURE RELIGIEUSE, DIALOGUE

ARGUMENTS POUR UN PROGRAMME

Georges Leroux

Fides

Montréal, 2007, 120 pages

## Hector Fabre, flâneur et diplomate

MICHEL LAPIERRE

En 1871, dans une conférence à l'Institut canadien de Québec, Hector Fabre (1834-1910) s'en prend à l'Angleterre colonisatrice. Elle a voulu «nous transformer graduellement à son image» au lieu de «nous permettre de rester français», explique-t-il. C'était pourtant le même homme qui, dans une chronique du 2 juillet 1867, écrivait: «La Confédération a fait, hier, son entrée... On l'a reçue fort poliment; chacun lui a tiré son coup de chapeau.»

Champion de la courtoisie et de l'ambiguïté, Hector Fabre a déjà tout pour être diplomate. Mais il ne saurait oublier qu'il est le fils du libraire montréalais Edouard-Raymond Fabre, cet admirateur de Papineau, et qu'il appartient, par conséquent, à la tradition libérale et patriotique dont se réclament les adversaires du changement constitutionnel de 1867.

Pour que l'héritier d'une pensée politique émancipatrice surmonte le malaise provoqué par la naissance de la Confédération, il doit avoir beaucoup d'esprit. C'est le cas d'Hector Fabre, qui ne cesse de cultiver un humour délicat. Ses *Chroniques* publiées en 1877, que l'on n'avait pas rééditées depuis plus de quarante ans, le prouvent éloquemment.

Connaisseur de notre histoire littéraire, Gilles Marcotte signe aujourd'hui la postface d'une œuvre qui tranche sur la prose trop souvent doctrinaire et emphatique de notre XIX<sup>e</sup> siècle. Par exemple, Fabre n'exprime, le 2 juillet 1867, qu'une douce ironie pour décrire le mécontentement des libéraux radicaux. Ainsi note-t-il, à propos de la Confédération: «À peine quelques-uns de ses adversaires vaincus sont-ils allés à la campagne — en pique-nique — pour ne pas assister à son tranquille triomphe.»

Dans la localité de Saint-Roch, futur quartier populaire de Québec, Fabre voit en 1869 l'image intacte du «Canada que guidait Papineau», le pays «qui mêlait dans une même flamme ardente et pure l'esprit national et l'esprit libéral». Mais, chez lui, loin d'éveiller la ferveur politique, cette observation relève de la flânerie.

«Dans la profession de flâneur, j'ai été maître dès le premier jour», affirme Fabre, le journaliste qui a renoncé à l'exercice de sa profession officielle d'avocat. Pour lui, la flânerie tient lieu de philosophie. À Montréal, la rue Notre-Dame, où il s'est souvent promené, inspire au chroniqueur cette réflexion: «La plupart des passants voudraient être des flâneurs. Dans tout passant, il y a un flâneur mort jeune.»

Le flâneur, n'est-ce pas le Canadien français typique qui, après les répressions de 1837 et de 1838, craint la révolution comme la peste? En 1866, à Québec, sur la Plateforme (devenue plus tard la terrasse Dufferin), il redoute l'invasion des Fénéens, ces terroristes irlandais qui, partisans de la libération de leur pays, projettent, depuis les États-Unis, d'attaquer l'Amérique du Nord britannique. «Une sentinelle veille sur la Plateforme à ce que les flâneurs ne soient pas enlevés par les Fénéens», écrit Fabre, toujours aussi narquois.

Celui qui, grâce aux conservateurs Joseph-Adolphe Chapleau, premier ministre du Québec, et Louis-Adélard Sénécal, homme d'affaires influent, deviendra en 1882 le premier représentant permanent de la province à Paris est conscient que l'intérêt de la plupart de ses compatriotes pour la France n'a rien de révolutionnaire. Fabre déclare: «Le but secret de plus d'un voyage en Europe, c'est de se découvrir des origines aristocratiques ou d'aller prendre possession de quelque château en ruine.»

Il s'agit bien sûr de l'une de ses plaisanteries. Le goût des blasons illustres qu'il dépeint cache ce qui anime vraiment les élites d'une société coloniale, pauvre et frileuse: la fringale de l'argent. À Paris, Fabre aura d'ailleurs jus-

qu'à sa mort une mission diplomatique surtout commerciale. Comme on peut le croire, il regrettera de ne pas consacrer plus

de temps à ses flâneries aux instantanés visionnaires.

Collaborateur du Devoir

CHRONIQUES

Hector Fabre  
Boréal, coll. «Compact»  
Montréal, 2007, 306 pages

vient de paraître

Dossier  
**Le temps de l'enfance**  
NUMÉRO 719 • SEPTEMBRE 2007

L'enfant convoité  
Marie-Blanche Tahon

Soigner, protéger, défendre  
Entrevue avec le Dr Gilles Julien

L'érotisation précoce  
Richard Poulin

Des mondes secrets  
Nicole Laurin

Nouveauté:  
Chronique littéraire de Ying Chen

Pour consulter le sommaire détaillé: [www.reuverelations.qc.ca](http://www.reuverelations.qc.ca)

**Relations**  
8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES  
Un an: 35 \$ Deux ans: 65 \$  
À l'étranger (un an): 45 \$  
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)  
Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)

Par téléphone: (514) 387-2541  
Par courriel: [relations@cjf.qc.ca](mailto:relations@cjf.qc.ca)  
Par la poste: Relations  
25, rue Jarry Ouest  
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES  
ET LIBRAIRIES 4,95 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de \_\_\_\_\_ an(s), au montant de \_\_\_\_\_ \$

NOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_  
CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE (\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

Montant total: \_\_\_\_\_ \$

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations)  ou par Visa

NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_  
EXPIRATION \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_

On a rendez-vous pour la rentrée!

**LE ROBERT**  
Il y aura toujours un Robert dans votre vie

LE NOUVEAU PETIT ROBERT 2008  
60 000 mots  
69,99 \$ (84,95 \$)  
La référence sur CD-ROM pour ceux qui souhaitent mieux écrire et s'exprimer en français.

LE GRAND ROBERT  
600 000 traductions anglais-français et beaucoup plus en contexte pour chaque mot.  
254,99 \$ (299,95 \$)  
Le CD-ROM du Grand Robert propose l'intégralité des six volumes du Grand Robert de la langue française.

LE GRAND ROBERT & COLLINS  
98,99 \$ (119,95 \$)  
Ce CD-ROM contient 1 million de traductions anglais-français et beaucoup plus qu'un simple dictionnaire.

LE ROBERT MICRO  
35 000 mots et leur famille en format de poche.  
12,99 \$ (17,99 \$)

LE ROBERT ENCYCLOPÉDIQUE  
44,97 \$ (72,95 \$)  
Le Robert encyclopédique des noms propres contient 40 000 noms propres, 2 000 photographies et reproductions et encore plus.

LE NOUVEAU PETIT ROBERT 2008  
60 000 mots et toutes les évolutions les plus récentes de la langue française.  
43,99 \$ (72,95 \$)

**le Parchemin**  
DEPUIS 1966  
QUARTIER LATIN  
Librairie agréée

**Mezzanine métro Berri-UQÀM (514) 845-5243**  
505, rue Sainte-Catherine Est [librairie@parchemin.ca](mailto:librairie@parchemin.ca)  
Les prix annoncés sont valides jusqu'au 30 septembre 2007